

# LES AIGLES DU DESERT

On a accompagné une association qui cherche les migrants perdus ou disparus entre Mexique et Etats-Unis. Et leur offre souvent une sépulture.

 +  Laure Andrillon

**L**es marcheurs font une prière, se chargent de cinq litres d'eau, d'un bâton et d'une radio. Le soleil se lève sur le désert de l'Arizona et les cactus n'ont pas encore d'ombre. Le groupe s'aligne, et chacun mémorise le nom des compagnons à ne pas perdre de vue, à droite et à gauche. Le Mexique est à une centaine de kilomètres au sud. Il n'y a ni ville, ni route, ni mur, juste du sable et des rochers.

La vingtaine d'hommes, tous vêtus d'un même haut jaune, s'élancent pour une marche de plusieurs heures. Ils se fraient un passage entre les cactus, s'arrêtent de temps en temps pour retirer les épines accrochées à leurs vêtements. Quand ils fatiguent, il y en a toujours un pour raconter une blague sur leur fréquence radio : « Un Mexicain et un Américain sont sur un bateau... » commence une voix essoufflée. Quelqu'un jure cinq fois de suite pour l'interrompre, puis lance en riant : « Les mecs, la radio c'est en cas d'urgence ! » Ils reviennent alors à leur tâche : chercher des traces de pas, glaner des indices laissés çà et là.

## **Dans les sacs à dos, bidons d'eau et croix en bois**

Les bénévoles d'Aguilas del desierto, les Aigles du désert, une association basée à San Diego en Californie, parcourent une fois par mois les zones actives de la frontière pour chercher les migrants disparus pendant leur traversée. Ils partent avec de l'eau supplémentaire et l'espoir de sauver une vie. Mais embarquent aussi des masques d'hôpital et des croix en bois accrochées à leur sac à dos. Tous savent que leur expédition est avant tout »

Lors d'une opération de recherche de migrants disparus menée par l'association Aguilas del desierto, au sud de la ville d'Ajo, dans l'Arizona, le 20 octobre 2018. Alex, immigrant guatémaltèque devenu citoyen américain, porte une croix dans l'espoir de pouvoir rendre hommage à un migrant mort pendant sa traversée.





Dans la réserve indienne de Tohono O'odham, Mario tombe sur ces os. Jennifer Vollner, médecin légiste à la morgue de Tucson, confirmera qu'il s'agit d'un bras humain.

» une marche macabre, et ils s'efforcent de la faire dans la bonne humeur. Option 1: ils reviennent avec la peine de n'avoir rien trouvé. Option 2: ils ramènent les coordonnées GPS des corps. Leur manière de contribuer à la comptabilisation et à l'identification des migrants morts dans le désert.

Eli Ortiz, le fondateur d'Aguilas del desierto, connaît la douleur d'être sans nouvelle. Son frère et son cousin ont disparu en tentant de le rejoindre depuis le Mexique en 2009. Il a arpenté le désert armé d'indices donnés par le passeur, pour finalement trouver leurs squelettes quatre mois plus tard, troquant un peu de paix contre « le prix de voir leurs mâchoires ouvertes sur le sable, au milieu de rien ». Aujourd'hui, la trentaine de membres réguliers de l'association organise des opérations pour apaiser d'autres familles.

Souvent venus illégalement du Mexique dans les années 1980 et 1990, ils ont été amnistiés sous Reagan ou régularisés parce que leurs enfants sont nés sur le sol américain, et travaillent désor-

## La veille un adolescent sourd et muet s'est perdu, la famille ne sait pas où il est, le passeur ne répond pas au téléphone...

mais en Californie comme jardinier, plombier, électricien... Deux Guatémaltèques les ont rejoints. Il y a aussi un Américain, l'« aigle gringo » : un ancien militaire, expert des cartes et des terrains hostiles, qui bafouille quelques mots d'espagnol.

Ce matin de novembre, les « Aigles » sont à la recherche d'Oscar Josué Sarmiento, qui avait

19 ans le 11 mai 2017, quand il est parti du Honduras pour concrétiser son rêve américain. Le 27 juin, il a envoyé à Daysi Funez, sa mère, une photo: il y pose, tout sourire, une casquette « LA » sur la tête, le pouce levé. Il allait entamer la dernière partie du voyage: la traversée du désert par Caborca, avec sept à huit jours de marche pour rejoindre la route 86. Daysi n'a plus eu de ses nouvelles. Un migrant l'a appelée pour annoncer que le passeur avait perdu la trace de son fils « près de la colline de l'Eléphant », quand le groupe s'est mis à courir en pleine nuit pour fuir la patrouille frontalière. Daysi a appelé le consulat, qui a appelé la prison et les hôpitaux du coin. Elle a répété que son fils n'avait pas de papier d'identité, mais une bague en fer à la main gauche et un grain de beauté au-dessus de la lèvre, côté droit. Un an et demi plus tard, hantée par l'image du squelette anonyme d'Oscar Josué perdu en plein désert, Daysi ne réclame plus que son corps, pour le rapatrier auprès des siens.

Gerardo, un fleuriste fluet de 56 ans, communie avec les familles de disparus au quotidien. Il reçoit en moyenne cinq nouvelles demandes par jour, jusqu'à dix entre mai et août, lorsque les nuits dans le désert sont réputées moins froides. C'est le plus blagueur de la bande, mais il s'éteint un peu quand il raconte certaines de ses « missions impossibles ». La veille un adolescent sourd et muet s'est perdu, la famille ne sait pas où il est, et le passeur ne répond pas au téléphone. L'année dernière, une épouse le suppliait d'aller chercher son mari, répétant qu'il s'était arrêté « juste au-dessous de la lune ».



Gerardo reçoit parfois des appels anonymes de « coyotes » (les passeurs), qui lui disent où chercher. Ils désignent les rochers, seuls points de repères, par leurs surnoms. Le bénévole doit deviner quelle est la colline de Bouddha ou des Nénés. Il a fallu plus d'un an pour que Gerardo puisse remplir sa promesse à Daysi: la trace de son fils a été perdue en pleine réserve indienne de Tohono Ood'ham, où on ne peut pénétrer que muni d'un permis et escorté de membres de la réserve. Un couple d'Indiens a fini par convaincre les chefs d'accepter la venue de l'association en dépit des coutumes, au nom de « la douleur d'une mère ».

### Ici on peut mourir de froid ou de soif, tué par un serpent ou un trafiquant

Les objets abandonnés se ramassent par dizaines: des sacs à dos éventrés, des chaussures défoncées, des bouts de moquette que les migrants fixent à leurs semelles pour ne pas laisser de traces. Quantité de bidons noirs: les bouteilles transparentes sont proscrites car elles reflètent la lumière du soleil et attirent l'attention.

Les familles des migrants ne peuvent assister aux opérations de recherche. La plupart vivent encore en Amérique centrale, d'autres sont sans



Sur les traces des migrants, les objets perdus sont autant d'indices: un sac d'enfant « tellement petit », des chaussures amorties de moquette ou en lambeaux, des photos, un téléphone sans numéro enregistré, des bidons noirs... (1, 2, 5 et 6).

Les Aguilas vérifient toujours les grottes, où les clandestins se cachent (3)... et fuient les serpents à sonnette (4).

papiers aux Etats-Unis, beaucoup ont de toute façon peur du désert. On peut s'y perdre, s'y épuiser, y mourir de soif, de chaud ou de froid, et même s'y faire tuer. On croise des serpents à sonnette – « s'il te mord et que tu n'as pas l'antidote sous quelques heures, tu meurs », résume Ricardo. A chaque expédition depuis 2009, il emballe discrètement une machette dans du tissu, résigné à couper une jambe en cas de besoin.

Mais ce qui l'inquiète le plus, ce sont les cartels de la drogue, qui empruntent les mêmes passages que les migrants: « ils guettent le jour et marchent la nuit », affirme Ricardo en montrant la colline. Par groupe de quatre ou cinq, les Aigles fouillent toutes les grottes, car il arrive que les migrants, en quête d'ombre, s'y abritent. Ils tombent régulièrement sur des paquets de drogue qu'ils prennent soin de ne pas toucher. »



» En marchant dans le désert, ces hommes se remémorent leur propre traversée, bien avant la construction du mur. « Je ne me souviens même pas de mon arrivée, j'avais 4 ans, confie timidement Roberto. Aider ces familles aujourd'hui, c'est un peu ma thérapie. » La traversée de Ricardo à Tijuana, en 1988, fut « un jeu d'enfant » : deux heures de marche et 200 dollars pour qu'on le récupère en voiture de l'autre côté. Il a même fait l'aller-retour plusieurs fois, « juste pour voir la famille ».

Gerardo ne peut s'empêcher de rire en racontant son histoire : « La première fois en 1983, un copain m'a dit d'aller à la frontière de Mexicali habillé en hippie et de dire "US citizen"... Je me suis raté sur l'accent, on m'a attrapé par le pantalon et on m'a renvoyé. La deuxième fois, j'ai poussé une voiture en panne au poste-frontière et, hop!, je suis passé avec. Je n'ai duré que trois jours à San Diego parce que, comme un idiot, j'ai voulu prendre un avion pour Los Angeles... La troisième fois fut la bonne. C'était le 31 mai 1984 et j'ai dit "US citizen" à la perfection. J'avais un sac plastique avec de la porcelaine mexicaine, ça faisait touriste. J'ai même retraversé plus tard pour ramener mon frère : 50 dollars pour passer en camionnette à San Ysidro. »

Aujourd'hui, les migrants paient de 5000 à 8000 dollars pour des traversées bien plus dangereuses en plein désert. Pour emprunter un tunnel, il faudrait compter 19000 dollars ; pour corrompre un garde-frontière, 30000. « Il y a beaucoup moins de migrants qu'avant, poursuit Gerardo. Mais il y en a bien plus qui meurent. » Parfois, en cherchant un mort, on trouve un vivant. Quand j'accompagne les Aigles pour la première fois, mi-octobre, on progresse péniblement sur de la pierre qui s'effrite sur la colline de



1

la Molaire, pendant huit heures d'affilée, dans le parc naturel d'Organ Pipe Cactus. Un migrant a disparu il y a trois semaines, et Lázaro – qui, à 55 ans, dit à chaque expédition que c'est sa dernière – avoue chercher le corps « à l'odeur ». Il guette aussi les rapaces : « Quand ils tournent en rond, il y a peut-être un corps, explique-t-il. S'ils ont l'air de suivre quelque chose, il y a peut-être un migrant qui n'en a plus pour longtemps. »

#### Seuls les morts trouvés par les autorités sont recensés officiellement. Pourtant...

On tombe alors nez à nez avec un homme trébuchant, le pantalon déchiré : « Bonjour, tu as de l'eau ? » Luis\*, 46 ans, marche dans la mauvaise direction quand les Aigles le croisent. Son passeur l'a abandonné il y a trois jours parce qu'il avançait trop lentement. Il veut rejoindre sa famille, installée en Arizona. Les bénévoles déposent de l'eau à ses pieds en lui conseillant de ne pas la boire trop vite. Ils proposent d'appeler le numéro d'urgence, lui expliquant qu'il en a pour trois jours de marche jusqu'à la route, six jusqu'à sa destination.

Luis refuse : il a déjà été reconduit à la frontière et dit risquer la prison. Il demande à appeler son fils, qui ne reconnaît d'abord pas sa voix : « c'est parce que j'ai soif, ma gorge s'est fermée », répond-il, alors que son fils en pleurs le supplie de se rendre. Les Aigles lui suggèrent de se reposer jusqu'à ce que la chaleur tombe – « la lune est bonne en ce moment, frère ». Ils précisent qu'en cas de besoin il peut s'orienter grâce au *visnaga*, un cactus en forme de boule qui penche toujours légèrement vers le Sud. Ils ne peuvent rien faire

de plus : leur association ne survit que parce que tous respectent scrupuleusement la loi, et n'assistent aucun migrant au-delà d'une stricte aide humanitaire. Il faut les voir, ces grands gaillards, d'habitude si rieurs, serrer tour à tour la main de Luis et s'éloigner en faisant un signe de croix, épaules enfoncées, tête baissée.

Dans la réserve indienne, le groupe atteint le creux de la colline de l'Eléphant, où la trace d'Oscar Josué a été perdue. Chema s'arrête par deux fois, en soupirant : ici il trouve un sac de petite fille, là un short de jeune femme. Puis Mario fait sonner son sifflet, le signal pour se regrouper au plus vite : il vient de tomber sur un tas d'os qui semblent humains. On prend les coordonnées GPS, fouille alentour à la recherche de papiers d'identité – peu de migrants en portent, surtout s'ils ont déjà été arrêtés. Environ deux kilomètres plus loin, Alex trouve d'autres ossements : « probablement un bras ». Toujours pas de papier d'identité. Il presse le pas, décidé à chercher davantage. « Faut rentrer cousin, dit Chema en lui donnant des tapes dans le dos. On reviendra. » Il est temps de rejoindre les pick-up pour six heures de route, et de compter ses piqûres de cactus : le gagnant voyagera à l'avant, le perdant finira assis sur la glacière.

Ces morts ne figureront pas dans le rapport des autorités américaines dénombant les corps repérés à la frontière : le bilan officiel ne prend en compte que ceux trouvés par la patrouille fronta-

lière, même si cette dernière ne les cherche pas activement. Selon les chiffres officiels, 72 corps de migrants ont été recensés dans le secteur de Tucson en 2017. L'association Humane Borders, qui collabore avec la morgue pour établir des

### « Il y a beaucoup moins de migrants qu'avant. Mais il y en a bien plus qui meurent. »

chiffres plus précis, en compte 128. Les bénévoles ne sont pas en mesure de publier un bilan pour toute la frontière : il faudrait ajouter les corps trouvés dans les autres zones d'Arizona, en Californie, au Texas et au Nouveau Mexique, mais également du côté mexicain. Il resterait de toute façon tous ceux qui reposent encore dans le désert.

Jennifer Vollner, médecin légiste au chef-lieu de Tucson, confirme que les os découverts à Tohono sont humains. Un échantillon sera prélevé pour comparer l'ADN avec celui de la mère, du père et du frère d'Oscar Josué, restés au Honduras. Le tout devrait prendre de huit à dix mois. « C'est bientôt l'anniversaire de mon fils », rappelle sa mère au téléphone, comme si cette idée pouvait magiquement accélérer la procédure. Elle espère que l'année prochaine, elle pourra enfin participer aux traditions de la fête des Morts, en préparant le plat préféré de son fils, et en lui apportant des fleurs au cimetière. ■

\* Le prénom a été modifié.

1. Cette tour d'urgence installée par la patrouille frontalière américaine permet aux migrants en détresse de demander de l'assistance. Amovibles, les tours suivent les itinéraires des passeurs. Une association y a déposé des bidons d'eau.

2. Marcos a découvert ce qu'il pense être un repère des passeurs ou des narcotrafiquants.

3. Avant que le groupe ne commence à marcher, Lázaro prononce une prière. Il demande à Dieu de les aider à trouver le corps d'Oscar Josué Sarmiento, Hondurien de 19 ans porté disparu depuis juin 2017.



2



3